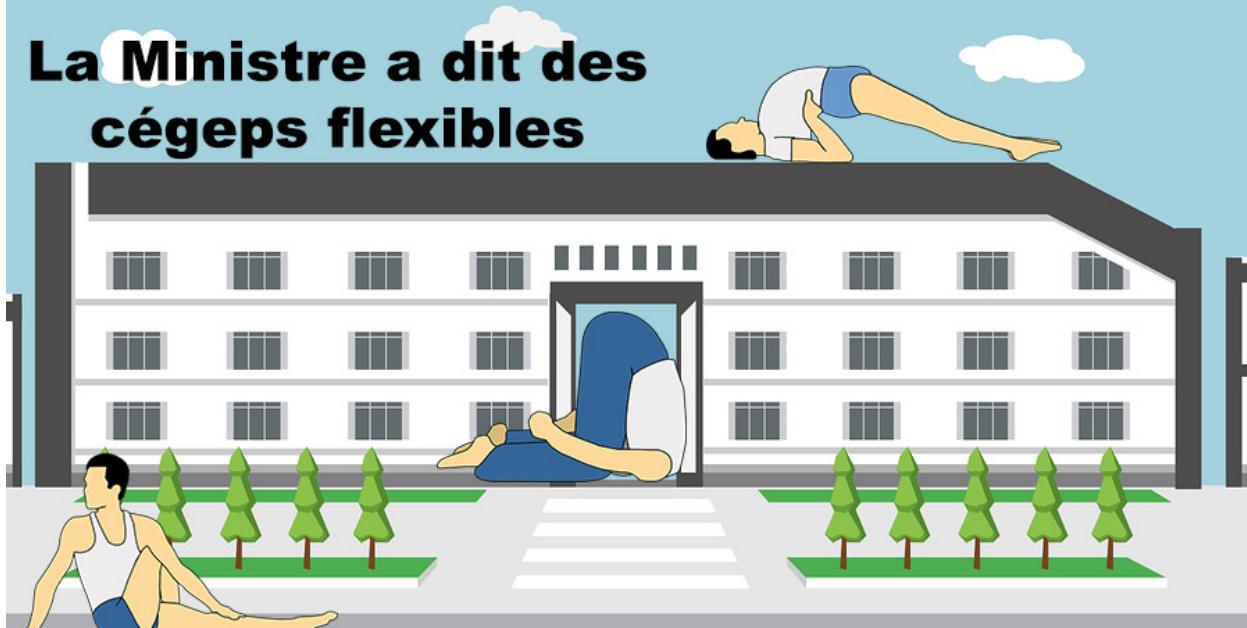


L'INFORMO

Volume 39 • Numéro 2 • Novembre 2016

**La Ministre a dit des
cégeps flexibles**



Montage : Emilie Sarah Caraveccchia

**À qui le cégep ?
À nous le cégep !**

S O M M A I R E**2** Éditorial

Emilie Sarah Caravecchia

4 L'actualisation du cégep :
Quand le temps est de l'argent

Simon Leduc et Pascal Chevrette

8 Portrait d'un département : Techniques de physiothérapie

Emilie Sarah Caravecchia

10 Le cycle de la vie

Benoit Cayer

13 L'étudiante qui a réalisé qu'elle n'était pas folle

Léane Sirois

13 Les étudiants-es qui ont vécu la tristesse, la peur et l'amour

Jean-Philippe Morin

Erratum : L'Informato, vol. 39, no 1, octobre 2016. Page couverture : au lieu de « NOTRE campagne de réappropriation », lire « NOTRE campagne de réappropriation Montmorency MON cégep » Page 6 : dernière ligne, après « ce » manque « qu'on laisse trop souvent croire ou dire à notre place. Faudrait qu'on se grouille. La grosse et le gros. » Page 13 : manque les notes de bas de page. Toutes les corrections ont été faites dans la version en ligne. www.seecm.org

Éditorial**Emilie Sarah Caravecchia, littérature**

Déformation de littéraire, j'ai une certaine propension à voir la vie à travers la littérature ou la littérature à travers la vie – c'est jamais clair dans ma tête cette chose-là¹. Dans mon univers mental, la littérature rejoint pas mal tout le temps la réalité. Quand, je partage ce concept à mes étudiants-es, en début de la session, leur visage me renvoie un « *ben-oui-Madame-c'est-ça.* » Session faisant, et à coup d'analogies tissées entre les vieilles fictions et la vraie vie, les étudiants-es finissent par en être « un peu » plus convaincus. Mon coup de maître imprévu, il va de soi, reste d'avoir enseigné *Les Lettres persanes* de Montesquieu et sa contestation préévolutionnaire de l'autorité de Louis XIV, en plein printemps érable. Ça ne s'invente pas !

Cette année, mes étudiants ont commencé mon cours en défrichant l'essai *Les Identités meurtrières*². Au fil des cours, j'ai fait des liens entre le propos du texte et la recrudescence

1 Je vois des personnages de romans partout aussi, ça, ou des gens qui feraien de beaux personnages de roman.

2 Dans son essai, Amin Maalouf explique que l'identité, si elle est conçue par l'humain de manière monolithique (race, ethnie, religion, etc.) a un potentiel de crime identitaire plus élevé. D'un autre côté, si l'identité est comprise comme une somme de toutes les identités d'une personne, son potentiel meurtrier est diminué, car ainsi les oppositions entre les « nous » et les « autres » sont réduites à un presque néant.



Photo : Emilie Sarah Caravecchia

des enjeux identitaires au Québec. Merci course à la direction du PQ ! Mon cours était on ne peut plus d'actualité grâce à toi. Avoir ramené la question de l'habillement des femmes et du port du burkini faisait, en plus – comme un deux pour un – une superbe transition vers la seconde œuvre à l'étude : une histoire de pantomime racontant sa condition de femme divorcée dans le Paris de la Belle Époque³.

Mise en contexte sociohistorique du roman oblige, je raconte à mes étudiants-es que c'est seulement en 1907 – trois ans avant la parution dudit roman de Colette – que la Française mariée obtenait – certains diraient « enfin » – le statut juridique et civil « d'adulte ». Avant une Française et un enfant mineur :

3 Il s'agit du roman *La Vagabonde* que Colette publia en 1910.

mêmes droits. Ancrer l'œuvre dans sa réalité sociohistorique : CHECK ! Le Ministère est content. Mes étudiantes, elles, le sont moins.

- QUE-OI !?
- Ben là ! POURQUOI ?
- C'a ben pas de bon sens !

J'y suis allée d'une explication sommaire sur le fait que nos deux générations – la leur et la mienne – étaient nées dans l'égalité civique des sexes. Que c'est, entre autres, pour cela que nous trouvions cette situation aussi aberrante – le mot est faible. Là, sans crier gare, les étudiantes et les étudiants se sont emballés-es et se sont mis à discuter, entre eux, des inégalités que vivaient les femmes aujourd'hui, encore. Une discussion exemplaire, polie, et ce, malgré des points de vue divergeants. Des exemples contemporains à la tonne. La fierté et le sourire niais au visage, je suis retournée à mon bureau avec une confiance en l'avenir. Mes étudiants-es reconnaissent des choses que d'autres générations ne reconnaissent toujours pas. Fière de les côtoyer.

Deux semaines plus tard... Ouain... Deux semaines plus tard, en même temps que les frasques d'un certain Trump, on apprenait que 15 étudiantes de l'Université Laval portaient plainte pour avoir été agressées sexuellement pendant la nuit et qu'un député libéral était publiquement accusé d'avoir agressé sexuellement une jeune femme.

Je ne veux pas redire tout ce qui a déjà été dit sur ces cas précis. C'est plutôt le ressac déclenché par les accusations qui m'a atteinte. D'accord, je ne suis pas surprise – malheureusement – que des filles et des femmes soient encore harcelées, agressées, violées. Regardez autour de vous. Posez des questions. Les réponses des femmes de votre entourage vous donneront la nausée.

Ce qui m'épuise, m'exaspère et qui, en même temps, me donne la force de croire en « l'avenir », c'est le ressac. Pas celui des médias qui publient des conneries auxquelles je n'ai pas envie de donner de crédit. Je pense plutôt au ressac combatif : celui du refus d'être réduites au silence. Celui-là même que j'ai vu dans ma classe qui s'indignait à plein poumons. Du ressac de la force des victimes et de leurs alliés-es, de tous les genres. J'ai envie de souligner la mobilisation et les prises de parole qui dénoncent la culture du viol dans laquelle nous

avons socialement été élevés-es – quoi qu'en disent certains bien pensants.

En fait, si d'un côté j'ai envie de hurler ma colère en réalisant que certains débats sont toujours à recommencer d'un autre, je me dis que cette occupation de l'espace public par la question des agressions sexuelles vécues par les femmes de manière systémique ne peut être qu'un pas de plus vers la reconnaissance des violences systémiques que subissent les femmes, simplement parce qu'elles en sont.

Cette révolte saine et nourrie me rassure. Elle me donne foi en la capacité de la société à dénoncer ses incohérences et, en même temps, cette révolte qui embrase les rues et les réseaux sociaux m'offre une transition inespérée vers la troisième œuvre à l'étude. Une histoire de révolte sortie de la plume de Camus : *Les Justes*.

Oui, à la révolte.



Crédit : Regroupement québécois des centres d'aide et de lutte contre les agressions à caractère sexuel

L'ACTUALISATION DU CÉGEP

Quand le temps est de l'argent

Simon Leduc et Pascal Chevrette, littérature

Extrait du mémoire déposé au Ministère de l'Enseignement supérieur lors de la consultation sur le Projet de création du Conseil des collèges du Québec.

Une des occurrences les plus fréquentes du document sur le *Projet de création du Conseil des collèges du Québec* est la nécessité supposée d'actualiser le réseau collégial afin de mieux répondre aux défis du temps présent. Une telle incitation, à l'apparence anodine et relevant du « bon sens », cache en fait une volonté d'incliner la formation collégiale vers les impératifs marchands, ce que nous nous proposons de montrer en utilisant les moyens qui nous sont les plus familiers : ceux relevant de l'analyse littéraire.

En tant que professeurs au sein d'un département de littérature, il va sans dire que nous sommes sensibles à la forme de tout texte, le *Projet de création du conseil des collèges du Québec* n'échappant pas à ce regard. Nous sommes conscients que la prose d'idée emprunte souvent aux stratégies narratives, que la rhétorique argumentative recourt à diverses opérations de mise en scène afin de défendre un point de vue devant s'imposer logiquement¹. Les auteurs du *Projet*, qu'ils en soient

conscients ou non, font usage de divers procédés narratifs dans ce qu'on pourrait qualifier comme leur récit de vérité.

Ainsi, cherchent-ils d'abord à asseoir leur vision des choses en installant un contexte, sorte de situation initiale qui se trouvera bouleversée par quelques événements, nécessité narrative oblige. Les deux premiers paragraphes du texte, entonnés chaque fois avec le marqueur de temps « depuis » installent un climat de durée dans lequel on fait ressortir une compilation des réussites du monde collégial. Tout semble bien aller : les collèges aident au développement de toutes les régions du Québec, les Québécois-es sont parmi les plus nombreux à faire des études supérieures en Amérique du Nord et les cégeps « contribuent au bien-être des personnes et de la société québécoise par la qualité de leur enseignement et de leurs activités de recherche². » Mais l'idylle ne fait pas d'histoire, c'est pourquoi on ne se surprendra pas



Photo : Emilie Sarah Caravecchia

de voir surgir un contrepoint faisant basculer le discours : « *Cependant*, plusieurs enjeux rendent nécessaires certaines adaptations au réseau de l'enseignement collégial³. » Un simple adverbe et tout se déclenche. Certes, les choses semblaient bien aller, mais de nouvelles nécessités qu'on découvrira bientôt s'opposent au cours tranquille auquel la belle province s'était habituée *depuis* si longtemps. Ainsi, lira-t-on que divers impératifs obligent à « faire progresser » le système collégial et à favoriser son « évolution. » Enfin du mouvement, peut-on penser ; l'histoire est prête à commencer.

Que retient-on d'un tel incipit, sinon qu'on se trouve face à une institution qui a peut-être contribué à l'essor

1 Voir à ce sujet : BELLEAU, André, « Petite essayistique », 1980

2 *Projet de création du Conseil des collèges du Québec*, Ministère de l'Enseignement supérieur, 2016, p. 4

3 *Ibid.* p. 4

du Québec contemporain, mais qui a, on ne sait trop comment, pris le mauvais pli de s'installer dans une routine confortable que les nécessités actuelles demandent de bousculer? C'est d'ici qu'origine le *Projet*, de cette nécessaire transformation qui n'arriverait pas sans lui. Car, il ne faut pas se leurrer : la quiétude initiale qu'on retrouve dans toute histoire se trouve forcément ébranlée par diverses perturbations. En ce qui nous concerne, ce sont des « changements sociétaux majeurs survenus au cours des vingt dernières années⁴ » qui ont bouleversé la douce époque aux apparences imperturbables de la naissance des cégeps. On énumérera ainsi, parmi tant de choses, les transformations démographiques, la mondialisation ainsi que les développements de la technologie comme éléments perturbateurs forçant nos nouveaux héros, les auteurs du *Projet*, à initier des transformations dans l'appareil collégial.

Dans tout ce récit, on comprend donc que la clé argumentative des auteurs repose sur une certaine conception du temps selon laquelle des rythmes différents s'opposent. La chose se précise quand, dans la section « contexte et enjeux », les auteurs se donnent pour but d'opérer « l'actualisation de la formation dans l'enseignement supérieur québécois⁵. » Le choix des mots importe. Il va sans dire qu'un de nos plus grands soucis, comme professeurs de littérature, est de

faire en sorte que nos étudiants- es puissent apprécier à quel point l'écriture est une question de choix et que le lexique est porteur d'idées, de projets à venir comme d'histoires anciennes. Comme le dit Sartre, l'écriture est « dévoilement » : « Parler c'est agir : toute chose qu'on nomme n'est déjà plus tout à fait la même, elle a perdu son innocence. Si vous nommez la conduite d'un individu vous la lui révélez : il se voit. Et comme vous la nommez, en même temps, à tous les autres, il se sait *vu* dans le moment qu'il se *voit*⁶. » Les opérations langagières ont toujours un effet transformateur sur la réalité, elles permettent de faire apparaître des objets, des gens ou des idées tout en leur donnant un sens ; désignerait-on quelqu'un en l'appelant « collègue », « amie », « immigrante » ou « terroriste », c'est toujours d'une femme qu'il s'agit, mais de laquelle, toute la nuance est là.

Pour en revenir au *Projet*, quand ses auteurs parlent du besoin d'actualiser l'enseignement collégial, ils nous invitent à croire avec eux que nous appartenons à un monde dans lequel certaines institutions auraient accumulé un retard par rapport à d'autres. Sans trop vouloir s'empêtrer dans une réflexion à propos de cette conception linéaire du temps, nous ne pouvons nous empêcher de faire remarquer combien cette rhétorique est symptomatique d'une modernité qui hoquette de crise en crise et qui se perd dans « une esthétique du

changement pour le changement⁷. » Plus précisément en ce qui nous concerne, le milieu de l'éducation serait prisonnier du passé ou évoluerait à une vitesse l'empêchant de suivre la réalité à laquelle il devrait pourtant préparer la jeunesse. On reconnaît là une image relevant de la doxa contemporaine : une simple recherche dans des journaux récents permettra de voir combien l'idée est véhiculée⁸.

S'actualiser, ici, c'est donc tenter de surmonter un retard : celui du milieu de l'éducation par rapport au monde du travail. C'est sur ce lieu commun que repose l'essentiel de la réflexion des auteurs du *Projet* : d'un côté, un univers dynamique en constante mutation ; de l'autre, un milieu pédagogique encore trop rigide pour réagir efficacement aux changements de son époque. Si « les établissements d'enseignement supérieur forment des citoyens critiques, responsables et informés », il semble qu'ils peinent encore à s'ajuster adéquatement aux besoins actuels afin de répondre « aux attentes du marché du travail » :

7 Jean BAUDRILLARD, Alain BRUNN, Jacinto LAGEIRA, « MODERNITÉ ». In *Universalis éducation* [en ligne]. *Encyclopædia Universalis*, consulté le 7 octobre 2016. Disponible sur <http://www.universalis-edu.com/encyclopedie/modernite/>

8 À titre d'exemple, cet article du *Journal de Montréal* qui affirme que « La province n'est pas à jour en matière d'enseignement des nouvelles technologies » et qui rapporte les propos « d'experts » selon qui « le Québec est en retard en la matière ». DION-VIENS, Daphnée, « Programmation informatique : le Québec en retard », *Le Journal de Montréal*, 2 septembre 2016

4 Ibid. p. 7

5 Ibid. p. 8

6 SARTRE, Jean-Paul, *Qu'est-ce que la littérature?*, p. 27

À cet égard, l'enjeu qui peut être considéré comme le plus fondamental, le plus critique et le plus lourd de conséquences par rapport à l'enseignement supérieur partout dans le monde est indéniablement celui de la qualité et de l'actualisation des formations données aux étudiantes et aux étudiants. Cet enjeu intéresse inévitablement tous les acteurs de la société : la population étudiante; les gouvernements qui financent les établissements d'enseignement supérieur; les ordres professionnels; les organisations de toute nature qui engagent des diplômés; et les nations elles-mêmes, qui ont un besoin crucial de personnes très bien formées et qualifiées pour assurer leurs services d'éducation et de santé, leur productivité, leur

compétitivité économique, le maintien et le bon fonctionnement de leurs institutions politiques ainsi que leur vitalité culturelle. C'est tout l'enjeu de l'assurance qualité et de l'évaluation des programmes d'études, de leur prestation et de leur efficacité⁹.

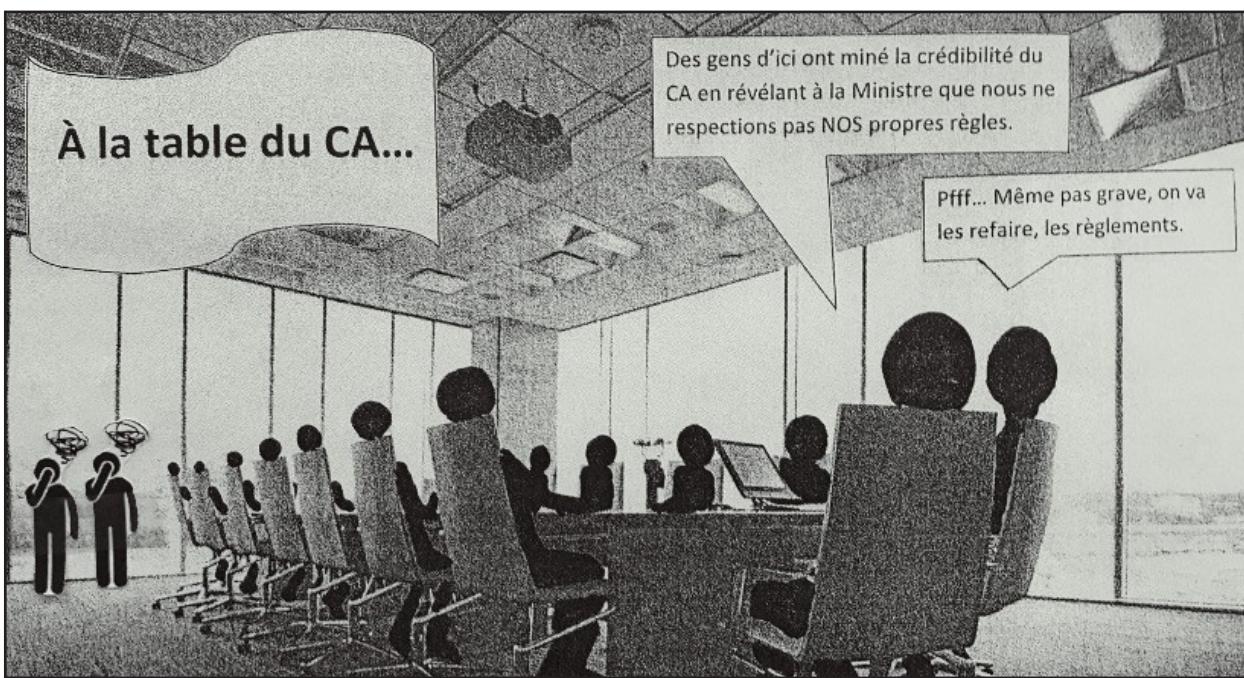
Ainsi voit-on comment la langue néolibérale s'impose au monde de l'éducation, réduisant la mission pédagogique à une simple fonction de production de la force de travail. À suivre la logique des auteurs-es du document et en se fiant à leur énumération des acteurs impliqués, on comprend que la société dans laquelle nous évoluons n'est dorénavant mue que par des intérêts. Plus encore, les auteurs font dans

9 Projet, op. cit., p. 8

l'hyperbole, évoquant que ce sont « tous les acteurs de la société », sans exception, qui adoptent une telle attitude. Le rattrapage qu'on nous propose d'effectuer n'est donc pas autre chose qu'un arrimage du projet éducatif aux besoins du marché. À cet effet, on ne peut penser qu'aux tristes mots de Jean-Philippe Warren selon qui « [I]l e capitalisme est devenu l'œil unique à travers lequel l'humanité se contemple »¹⁰.

Mais nous refusons de sombrer dans le cynisme et ne considérons pas notre apport à la société québécoise dans des termes strictement utilitaires.

10 WARREN, Jean-Philippe, *Liberté*, automne 2016



APPEL DE TEXTES ET D'ILLUSTRATIONS

En vue de notre participation au colloque

Agir pour les femmes en situation de vulnérabilité

Le Comité femmes du SEECM vous invite à rédiger des textes (fiction, poésie, documentaire, etc.), en vers ou en prose, d'un maximum de 100 mots ou encore à créer des illustrations ayant pour thème les vulnérabilités féminines (précarité financière/alimentaire, violence conjugale/systémique, agression sexuelle, etc.)

Ces textes, qui sont appelés à être reproduits en grand format et à être affichés lors du colloque, seront repris dans un numéro spécial de *L'Informo* à paraître en mars 2017, juste à temps pour la Journée internationale des femmes.

Celles et ceux qui le désireraient pourront faire paraître leur texte de manière anonyme.

Date de tombée pour la réception des textes : **1^{er} décembre 2016**

Les textes et les images doivent être transmis par courriel à :
syndens@cmontmorency.qc.ca

Au plaisir de vous lire,
Le comité femmes
et
le comité information



PORTRAIT D'UN DÉPARTEMENT

Techniques de physiothérapie

Emilie Sarah Caraveccchia, littérature

Entretien avec Isabelle Nadeau, professeure et coordonnatrice

Prendre de l'expansion

Depuis son arrivée à Montmorency, en 1985, Isabelle Nadeau – doyenne du Département – a été une témoin privilégiée des nombreux changements au sein de sa technique. Si au moment de son embauche, elles n'étaient qu'une dizaine de professeures – oui, toutes des femmes – aujourd'hui, ils sont un total de 16 permanents-es et de 11 précaires. La physiothérapie est un domaine où plus de femmes que d'hommes exercent, m'explique Isabelle.

Ce département, qui jusqu'à l'année dernière s'appelait encore Techniques de réadaptation physique, a vécu une grande transition. Il y a une quinzaine d'années, ils se sont dotés d'une clinique-école. Une nouveauté facilitante pour les profs – et pour les étudiants – qui peuvent faire ainsi une partie de l'enseignement – de leurs études – clinique au sein même des locaux du Collège. Bien que de nombreux stages d'enseignement clinique se fassent dans les hôpitaux et CHSLD des régions lavalloises et montréalaises, l'apport de ce lieu d'enseignement pratique dans les locaux est indéniable sur la

motivation des étudiants. Les stages ne débutent qu'à la quatrième session, cependant les étudiants des trois premières sessions peuvent voir leurs collègues travailler en situation quasi réelle. L'effet d'émulation engendré par cette proximité est indéniable.

Travailler en collaboration

Le désir de travailler en équipe est probablement l'élément qui m'a le plus frappée lors de cet échange. Les deux techniciennes en travaux pratiques ont été, ni plus ni moins, louangées par Isabelle : « leur expertise est inestimable » que ce soit en ce qui concerne



Photo : Département de physiothérapie

Annick Sirard est nommée Montmorencienne émérite, membre de l'Ordre François de Montmorency-Laval

leurs connaissances en anatomie, en rééducation à l'autonomie fonctionnelle, celles touchant le fonctionnement des appareils d'électrothérapie, leur habileté à réparer certains équipements, etc. Il faut dire que les deux techniciennes (Chantal Lanthier et Suzie Ranger) sont deux diplômées de la Technique.

Leur esprit de travail d'équipe ressort aussi quand il est question de travailler de concert avec la Direction. Leur formation de physio fait d'eux des chercheurs de solution, m'explique Isabelle. Elle se plaît à dire qu'ils « aiment bâtir des ponts et non des murs. » Ils sont de bonne foi dans leur participation aux nombreux projets du Collège, par contre, ils s'attendent à un juste retour du balancier. La question du nombre d'étudiants par cours est probablement celle qu'ils débattent de manière cyclique : la clinique est faite pour recevoir 15 étudiants maximum, aucun de plus. Il en va de la sécurité – les lieux ne sont pas adaptés – mais, aussi de la pédagogie : six étudiants autour d'une petite machine à électrothérapie, ça fait beaucoup.

You dites impliqués-es

Les profs de Physiothérapie et leurs étudiants-es participent annuellement à de nombreux projets internationaux (enseignement, entraide), et ce, dans plusieurs pays : en France, au Sénégal, en Jordanie, au Liban et nouvellement à Haïti. Aussi, depuis au moins dix ans, des profs du département et des étudiants-es participent bénévolement à la



Photo : Département de physiothérapie

Bal des finissants 2012

Marche pour vaincre le cancer en offrant des massages aux marcheuses et marcheurs.

Il est aussi de coutume que des professeurs-es du département s'impliquent directement à l'Ordre professionnel de la physiothérapie du Québec (OPPQ). Isabelle a pendant cinq ans été Coordonnatrice de l'inspection professionnelle. Lise Bernier, maintenant à la retraite, a été au Comité d'admission faisant l'étude des équivalences de diplôme ou formation. Sandy Sadler a obtenu le poste de Directrice du développement et du soutien professionnel. Trois autres ont siégé au CA de l'OPPQ.

Et au Collège !? Physiothérapie est impliquée avec les Nomades, dans un projet avec le Département de danse, dans le Club social et plus encore.

Et les étudiants...

Les étudiants ! Tous les efforts des profs sont dirigés vers eux. De concert avec le SDPR et son projet de Valorisation de la langue,

le Département offre une bourse à l'étudiant s'illustrant le mieux dans son expression écrite et orale en français. Le but : sensibiliser les étudiants à l'importance professionnelle d'écrire sans fautes dans le dossier des patients et de s'exprimer oralement de manière juste. Beaucoup d'enseignants-es ont terminé le MIPEC ou suivent des formations en pédagogie afin d'améliorer leur enseignement. Certains sont même tutrices et tuteurs dans ce programme.

Les liens que les professeurs-es tissent avec les étudiants sont forts. À chaque graduation, les profs organisent, dans le secret, un bien cuit pour leurs étudiants : ils se déguisent, se filment et projettent le résultat dans un 5 à 7 privé (très privé, paraît qu'on ne pourra jamais mettre la main sur ces vidéos). L'année dernière, la blague ayant fini par filtrer, les étudiants ont servi la pareille à leurs chers-ères mentors. Un bien cuit, filmé, duquel tous ont bien rigolé.

Le cycle de la vie

Benoît Cayer, littérature

C'est l'histoire d'un garçon qui aime regarder des films pour filles, mais ne le fait plus parce qu'il sait maintenant distinguer les films pour garçons des films pour filles. Ce hiatus s'est imposé à lui comme la claqué d'un ballon-chasseur reçu en pleine face et, depuis, s'il tombe sur un film pour filles, il affecte une moue de dégoût et s'en va. C'est bien plus tard qu'il contournera la loi sans l'enfreindre, se disant, je fais ça pour la forme, pour l'analyse, ce sont des classiques, il faut les voir, ces films, ce qu'on y dépeint est une genèse pour quiconque a envie de réfléchir sur les affres du conditionnement, et c'est maquillé de ce regard critique et détaché qu'il se tapera *Cendrillon*, *La Belle au bois dormant* et *Blanche-Neige*.

Un jour il tombe sur *Le roi Lion*. C'est un choc. La princesse n'est plus le centre ici, et pourtant ça lui plaît. Tout lui plaît dans ce film. Par exemple quand Mufasa meurt. Cette scène, il la redoute et la convoite. Immanquablement un nœud se forme dans sa gorge au moment où Simba, désesparé, se cale sous la patte indifférente de Mufasa. Les violons font le reste. Les yeux du garçon se brouillent, des larmes libératrices coulent sur ses joues, sa bouche se plisse, se tord, jusqu'à ce que le visage spectral trop familier qui ne supporte aucune vulnérabilité coupe l'écran de fumée et assèche



Photo : Benoît Cayer

à la fois les yeux de Simba et ceux du garçon. Cesse de pleurer, c'est un signe de faiblesse, d'autant plus que tout ça c'est de ta faute, tu es responsable de la mort de ton père, va et ne reviens plus.

On connaît la suite.

Cette scène charnière est, pour le garçon, un double soulagement. D'abord, finis les pleurs. Ensuite il peut se dire, en bombant le torse, je suis comme Simba. Mais bientôt une inclination sensuelle née en lui il y a longtemps éclot, comme un bubon, alors qu'il est hypnotisé par Scar, l'oncle déchu et décharné. Ce n'est pas tant son discours raffiné que sa voix qui, acrobatique et aristocrate, fascine le garçon. Elle glisse des graves aux aigus sans freiner ni se

casser la gueule, toujours dansante, pleine de belle grâce méprisante et blessée. C'est une voix qui a appris à ruser, louoyer, mentir. Quand on est un lion maigre et disgracieux, quand on n'est pas l'élu, on se trouve d'autres talents que la vertu, d'autres tessitures que la virilité. Mais le garçon ne pense pas à ça, il n'a pas cette distance, ces mots, il n'a pas encore constaté l'ampleur des dégâts de la représentation. Il est seulement, complètement, aimanté : les mimiques langoureuses du monstre, ses manières calculées, sa séduisante condescendance, sa mondanité se fusionnent à lui. C'est une évidence maintenant; le personnage qu'il se plaît le plus à imiter, celui avec lequel il entretient la connivence la plus naturelle, celui auquel il s'identifie, c'est Scar, pas Simba.

Très tôt il apprend par cœur les diatribes de l'oncle vieillissant, ses réparties languides et cyniques, et il les joue devant son père qui le trouve un peu agaçant mais si divertissant. Fais Scar, qu'il lui dit, allez, tu es bon dans ce rôle-là, tu nous fais rire, Scar te va comme un gant. Alors le garçon obtempère, tout fier, sans penser à ses intonations, ça se fait sans lui d'ailleurs, sinon ça sortirait tout croche. C'est, de mémoire, la première fois qu'il ose jouer un personnage devant son père et, pour une fois, ce n'est pas une princesse.

Or ce que le garçon ne sait pas encore – mais il en a l'intuition, ça vibre dans son ventre – c'est que Scar n'est qu'une vieille tapette, le Charlus des Charlus¹.

Il n'a pas de lionne, pas de lionceaux. Il est seul, entouré de hyènes, petites folles aux poils hirsutes, à la démarche pataude, charognards au bas de la chaîne alimentaire et de l'échelle hiérarchique des genres, femelles par essence, avec ou sans couilles. Provocantes envers Scar, elles ont peur de Mufasa, la peur c'est du désir; elles plient devant sa grosse voix caverneuse, sa mâchoire musclée, son corps de Dieu. Elles s'y soumettent. Elles se feraient mettre par lui si seulement il en avait envie, ça leur injecterait peut-être un peu de hauteur, elles qui se savent inférieures, condition à laquelle elles se résignent, s'en moquent plutôt. Bien vite elles s'en réclameront. Ce sont des connes dépravées qui se roueraient de coups en s'invectivant les unes les autres sur le plateau de *Drag race* de Rhu Paul si elles s'y pavanaient : tu fais dur, ma noire, ton mascara coule, t'es qu'une sale pute, fais-moi rire, au moins, fais tes petites passes, dédramatisé, désacralise, discrédite, *do your drama, bitch, we don't give a fuck*, tu connais ta place, tu sais ta valeur, reste dans la caricature, sinon tu sonnes faux, ou trop juste, si tu bêches en marchant sur tes talons aiguille, on te zigouille, Scar te zigouille, car Scar, c'est lui qui décide, c'est notre copain, notre petit chef même, il fait partie du groupe, du lot, de la caste des intouchables, des *rejects*. Les hyènes carburent à la camaraderie forcée, intéressée,

envenimée de méfiance réciproque et d'homophobie intériorisée, où l'éloquence parsemée de menaces et d'insultes font de leur simili-maître, ce Claudius d'*Hamlet*, le pendant doublement symétrique d'Élisabeth I^{re}, roi d'Angleterre : sous les traits d'un lion rabougrí, pervers et efféminé, Scar n'est qu'une pauvre drag queen qui n'a plus de robe. En imitant sa préciosité tout en riant, les hyènes disent de Scar qu'il ne peut pas être roi, mais qu'il a de la classe, du savoir-vivre. Il ne tue pas



Crédit : Disney

frontalement son frère, le courage c'est l'apanage des hommes, les femmes sont serpentines, c'est connu, et Scar est une femme avec un pénis, la reine de la nuit, ça transparaît dans son regard vert émeraude, surmonté de paupières badigeonnées de mauve et de sourcils effarouchés. Le petit doigt en l'air, il fomente des plans que ses sbires mettent en œuvre – lui, il fait le reste, la petite touche finale, en empoignant, par exemple, avec ses griffes probablement vernies de fuchsia, les pattes de Mufasa et il lui dit, avant de le précipiter vers sa

mort, longue vie au roi. Car l'idée c'est de briser le cycle naturel de la vie, papa/maman/bébés. Précédés de leur maître sado-maso, les hyènes homosexuelles atteindront le sommet de la tour de Babel, *yes our teeth and ambitions are bared, be prepared*.

Souhait tué dans l'œuf, on le sait. La mort règnera sur la grande plaine dévastée des lions, comme un virus africain qui anéantit tout sur son passage, affaiblit l'écosystème immunitaire, entache les meilleures réputations – il n'y a pas de vaccin, que des pilules « tri-thérapeutiques » – jusqu'à ce que, ô bonheur, ô soulagement, la vie reprenne ses droits et que Simba, sortant de l'illusoire Hakuna Matata, dont le farniente, l'amitié autosuffisante, sans femmes, sans sexe, sinon exploratoire avec les copains, entende l'appel de Nala, sa promise, qui le ramène à l'instinct, à la raison, à la maison, en reconduisant l'idéologie phallocentrique mise à mal l'espace d'une décennie, c'est-à-dire en remplaçant le mal par le bien en siégeant avec le vrai nouveau roi de la jungle sur un trône encore chaud des jeunes culs merdeux des sodomites qui s'y sont frottés, pour restituer, de façon durable espérons-le, le monde des hommes qui agissent en hommes et des femmes qui agissent en femmes (ou en hommes, ça c'est correct : les lionnes chassent, Nala se bat mieux que Simba).

Le garçon a envie de se tirer une balle. Mais puisqu'il faut rire de tout, il s'imagine que Rafiki, le singe qui singe dans *Le roi Lion*, lui fait la leçon : « Change de tête, tu sais bien que les films de Disney ne

sont qu'une répétition *ad nauseam* des stéréotypes misogynes les plus cheap. On sait depuis longtemps que les méchantes sont de vieilles femmes moches, jalouses et frustrées, évidemment mal bâisées; maintenant, ajoute à cette flopée de ménopausées les hommes-femmes, par exemple Scar, ou Jafar, Raspoutine, Captain Hook, Dr. Facilier, name it², tous chétifs et maniérisés. Dans les contes, comme dans les films de super héros, les vilains sont féminins; le mal est féminin. Mais console-toi, mon

garçon, en grandissant tu deviendras peut-être sexy, comme le Jack Sparow, le pirate des Caraïbes, alors, si tu utilises ton charme, tu auras tout ce que tu veux, surtout du *fun*. Profites-en au lieu de te morfondre, ça ne durera pas. »

¹ Si vous n'avez pas encore lu la *Recherche* de Proust, vous aurez probablement fait une grimace d'incompréhension ici. Alors, garrochez-vous et lisez-la, il est encore temps, c'est un envahissement sublime et, détail non négligeable, une fois que ce sera fait, vous pourrez vous aussi afficher un beau

sourire discret de complicité intellectuelle en retombant sur cette référence, un sourire du genre, *moi aussi je connais, et je me reconnais*.

² La liste n'est pas exhaustive, mais je vous invite à chercher les images de ces méchants, en dessins animés bien sûr, et de les regarder longuement, voyez comme leurs robes sont ma-gni-fiques, rose-rouge, rose-mauve, avec un ti-peu de noir, la virilité incarnée... Z'ont toute la même hostie de face de grande folle, cernée à souhait. Placez-vous ensuite devant le miroir et imitez-les, allez, osez. Sortez le fif en vous – ou la fille, c'est pareil – et vous verrez, c'est si bon.



Merci pour la lutte !

Félicitations à l'Association des juristes progressistes pour la victoire en Cour suprême !

« C'est une belle victoire, une belle journée aujourd'hui pour les mouvements citoyens, pour les mouvements sociaux, et je suis content, je suis fier d'avoir contribué à cette victoire-là. »

– Gabriel Nadeau-Dubois, Radio-Canada, 27 octobre 2016

Rappelons que les membres du SEECM ont choisi à deux reprises de soutenir cette lutte judiciaire pour la liberté d'expression.

L'étudiante qui a réalisé qu'elle n'était pas folle

Léane Sirois, philosophie

Publication originale sur
www.laphiloaugegep.com,

le 27 août 2016



Photo : Léane Sirois

Une scène typique. Cours de philo 2, *L'être humain*. Groupe tranquille. Pas de personnalités extroverties. Sage écoute ? Ennui profond ? Incompréhension totale ? Pour le moins, un groupe difficile à sonder.

À la fin du cours, trois étudiantes prennent plus de temps que les autres pour ramasser leurs affaires. Je saisiss l'occasion pour leur demander si le cours les intéresse, et leur avoue mon manque d'étudiants-baromètres qui me permettaient d'évaluer cet intérêt. Ma phrase fut reçue par trois regards incrédules. Je me suis demandé un instant si je n'avais pas parlé swahili.

« Hein ? Vous vous demandez si votre cours nous intéresse. C'est évident, non ? Il faudrait être mort pour ne pas être intéressé par votre cours ! »

Regard incrédule, de ma part cette fois.

L'étudiante reprend, comme pour se défendre de sa spontanéité. « Ce que je veux dire, c'est qu'à chaque cours, vous répondez à une question que je me pose. »

Moi : « ... »

Elle continue. « Sur le nihilisme, par exemple. Souvent, j'ai envie de rien, je me demande tout le temps pourquoi faire une chose plutôt qu'une autre, qui décide qu'une chose est bien ou mal, et il me semble que je trouve les réponses nulle part [...] Je pensais que j'étais folle, que c'était juste moi qui pensais comme ça et que je ferais mieux d'aller voir un psy. Maintenant, je sais que je ne suis pas toute seule, que ça fait partie de l'air du temps, de l'Occident, de tout ce que vous avez dit en classe aujourd'hui [...] Je me sens moins mal. »

Les deux autres étudiantes acquiescent.

L'une d'elles précise : « Il n'est pas facile votre cours, par exemple ! Et puis ça me tente pas toujours de me forcer à penser à tout ça. »

Moi : « J'imagine que ça sert à ça, la philo, nous forcer à penser. Non ? »

L'étudiante : « Hum, j'imagine, oui. Sinon, on viendrait à l'école comme des robots. »

Les étudiants-es qui ont vécu la tristesse, la peur et l'amour

Jean-Philippe Morin, philosophie

Publication originale sur
www.laphiloaugegep.com

le 14 septembre 2016



Photo : Jean-Philippe Morin

On pourrait croire que la philosophie est une discipline exclusivement rationnelle, froide et cérébrale. Pourtant, les moments les plus marquants dans l'enseignement sont ceux où une émotion forte traverse la classe, lorsque les étudiants comprennent que les questions philosophiques ne sont pas détachées de nous, comme de simples objets théoriques extérieurs, mais au contraire quelles nous concernent de manière intime, personnelle.

La tristesse

Il fait presque encore noir dehors, et je présente en classe l'argument central

de l'athéisme, le problème du mal, comment un Dieu bon, tout puissant et créateur du monde peut exister si le monde est rempli d'horreurs et de souffrances épouvantables. Je commence à énumérer ce que j'entends par souffrance, je parle de maladie, de violence, de déception, de rupture, de mort, mais tout cela semble un peu distant et abstrait, en ce mardi matin. J'ai l'impression de ne pas les rejoindre, alors je retourne la question vers eux. Je leur demande de me donner des exemples de souffrance. Un étudiant lève la main et commence à raconter son expérience. Il est dans l'armée. À 18 ans, il est allé en Afghanistan et il a « vu des choses. » Subitement, sa voix casse, il ne peut plus parler, il se cache le visage et un malaise puissant traverse la classe. Nous comprenons que ce jeune homme a vu des horreurs et qu'elles l'ont affecté profondément. Subitement, le paradoxe du mal n'est plus abstrait, devient vivant. Je dis à tout le monde, « OK, c'est l'heure de terminer, mais en passant, on n'avait pas encore fait de vraie philo, et si vous vous demandez encore ce que c'est, bien, la philosophie, c'est ça. » La classe se vide et je vais jaser avec mon soldat, le réconforter un peu. Il va bien, il est content, il s'essuie les yeux et il me remercie pour le cours.

La peur

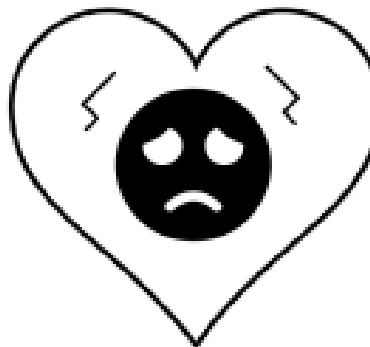
La vie vaut-elle la peine d'être vécue, malgré qu'elle soit si souffrante et difficile ? Dans le cours sur Nietzsche, je demande à la classe si notre vie, du début à la fin, contiendra une plus grande quantité de plaisir ou

de douleur. Un de mes étudiants, souriant et optimiste, n'hésite pas : il y aura davantage de plaisir. Je lui demande : alors, les choses iront toujours en s'améliorant, de mieux en mieux ? Il dit : « bien sûr. » Il est insouciant, de bonne humeur, les étudiants-es dans la classe aussi. Je le fixe dans les yeux et je dis d'une voix basse et lente, en me rapprochant tranquillement de lui : « Pourtant, voici ce qui va t'arriver : peut-être vas-tu te marier, avoir des enfants. Mais tes enfants vont finir par partir

les yeux écarquillés. Un frisson nous traverse tous, moi compris. Puis je dis : « Mon dieu, désolé, je ne voulais pas te traumatiser comme ça ! Je m'excuse ! » Et tout le monde éclate de rire, la tension est soulagée, ouf ! Ce n'était que du théâtre ! Mais pendant une seconde, la terreur de la mort a visité la classe et la question du sens de notre existence est devenue subitement urgente.

L'amour

Dans le cours sur Descartes, je vocifère la description du solipsisme la plus glaciale dont je suis capable : « Peut-être sommes-nous seuls dans l'univers, peut-être n'existe-t-il aucune autre conscience que la nôtre, ceux qui nous entourent ne sont qu'hallucination ou rêve, sans même de mauvais génie pour nous tromper, peut-être la solitude est-elle totale, radicale, absolue. Nous sommes peut-être seuls au monde depuis toujours et nous resterons seuls pour toujours. » Au fond de la classe, le gars s'approche de la fille, l'entoure de son bras doucement, elle se blottit contre lui, ils ferment les yeux et sourient tous les deux. Nous ne sommes pas seuls. Il y a de la chaleur. Il y a de la vraie tendresse dans ce monde. Il y a des gens qui s'aiment. Je l'ai vu. Je l'ai senti. Quelque chose se coince dans ma gorge, tout à coup. Je demande à la classe de se retourner et de les regarder. Moment de silence. Réfutation du solipsisme.



de la maison. Peut-être trouveras-tu un travail, mais l'aimeras-tu ? Mais un jour, tu seras trop vieux pour travailler. Tu devras cesser de le faire et, peu à peu, tous les gens que tu aimes, tes amis, peut-être ta femme, vont tomber malades, les uns après les autres, et vont mourir. Et à la fin toi aussi, tu tomberas malade... et tu mourras. » En l'espace d'une seconde, j'ai vu sa belle confiance s'écrouler et faire place à une forme de terreur pure, d'horreur totale. Dans la classe règne un silence de mort, tous ont

Mots croisés du SEECM no 1

François Rioux, littérature

Horizontal

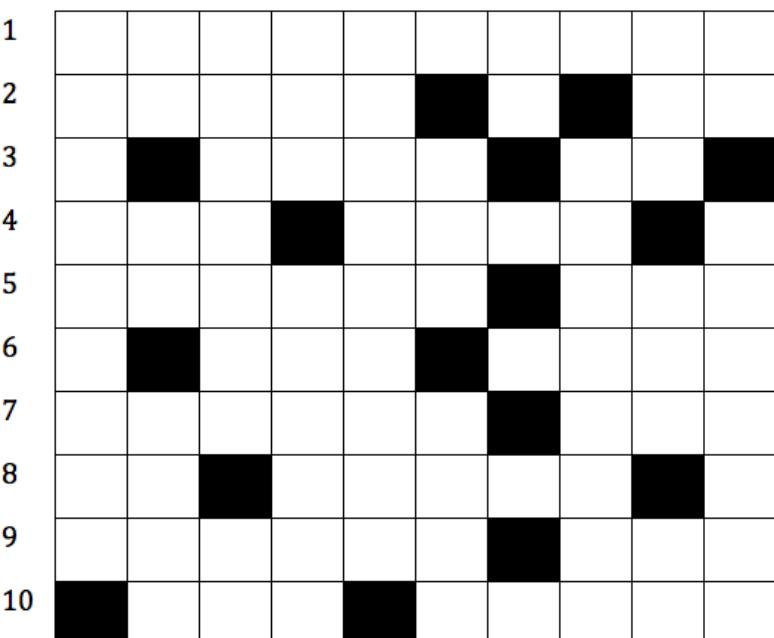
- Éliminera complètement.
- Instrument cylindrique, à base convexe, servant à tasser, à fouler, à écraser. Pronom anglais.
- Habitant du Nord de la France. Trois fois avant « solidarité ».
- Oiseau fossile de Nouvelle-Zélande. Même affaire.
- Affectation cutanée. Sorte de bière.
- Boxeur américain. Collège anglais.
- A fait servir une tête sur un plateau d'argent. Se dit quand on hésite.
- Article espagnol. Prénom du « héros » du *Libraire*, roman de Gérard Bessette.
- Connaît éventuellement une période de décadence (et on ne parle pas de poète ici). Sorte de jeu vidéo très chronophage.
- Unité de mesure de résistance électrique. Pareil.

Vertical

- Titan qui réfléchit après coup.
- Rigolé. Se disait dans le Sud de la France. Personnage de *Sesame Street*.
- Général qui croise souvent la route de Tintin. Mesure de l'acidité.
- Interjection fréquente chez Homer Simpson. Raël est leur messager.

- Jouer les matamores.
- Prénom féminin. Époques.
- Note.
- Larbin de M. Burns.
- Là où va Claude François. Auteur du poème « Le corbeau ». Nombre bien commode.
- Astate. Personnage de Rabelais, connu pour ses moutons.

1 2 3 4 5 6 7 8 9 10



Le solutionnaire sera dans le prochain numéro de *L'Informato*.

Nouvelles permanences !

Félicitations !

**Justine C. Barolet,
mathématiques**

**Marko Beauchesne,
bureautique**

**Véronique Bélanger,
architecture**

**Jean-Guy Bélisle, estimation
et évaluation bâtiment**

André Breault, horticulture

**Brigitte Deshaies,
soins infirmiers**

**Mylène Fontaine,
soins infirmiers**

**Line Gravel,
assurances**

**Nancy Lapointe, orthèses et
prothèses**

**Annick Rosen,
éducation physique**



À l'agenda : dates à retenir

9 novembre : Poursuite de la commission des études du 26 octobre

16 novembre : Réunion extraordinaire de la commission des études

22 novembre : Assemblée générale

24-25 novembre : Regroupement cégep à Montréal

29 novembre : Réunion du conseil d'administration

7-8-9 décembre : Conseil fédéral à Québec

13 décembre : Assemblée générale; 12h à 14h05 : Jacques Létourneau, président de la CSN

14 décembre : Party de noël

16 décembre : Réunion du comité des relations de travail

L'INFORMO c'est vous !

Le comité d'information attend vos articles en tout genre. Vous pouvez soumettre des textes d'opinion, des anecdotes et tranches de vie collégiale, des critiques de films ou de livres, des couvertures d'événements, des informations, des questions, des caricatures, etc.

Il suffit de déposer le tout au local syndical (B-1389) ou par courrier électronique à syndens@cmontmorency.qc.ca.

Les opinions exprimées n'engagent que leur auteur-e. Les images où aucun crédit n'est mentionné sont libres de droits.

Syndicat des enseignantes et enseignants du cégep Montmorency, 475, boulevard de l'Avenir, Laval, Québec, H7N 5H9, Tél : 450-668-1344 ou 975-6268, syndens@cmontmorency.qc.ca. Local syndical : B-1389.

COMITÉ D'INFORMATION, Julie Demanche, Fabrice Masson-Goulet, François Rioux.

RESPONSABLE Emilie Sarah Caravechia.

RÉVISION Les membres du comité d'information et le comité exécutif.

INFOGRAPHIE Lise LeRoux.